

MÉLANGES RELIGIEUX

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII.

Montreal, Mardi, 12 Juin 1849.

No. 78

EXTRAITS DE JOURNAUX.

L'AUTRICHE ET LA HONGRIE.—Toutes les nouvelles s'accroissent à reconnaître que le général Welden ne pourra se maintenir à Presbourg, d'où il aurait déjà été expulsé, si les Hongrois ne voulaient partout susciter des insurrections en avant sur les flancs des Russes et empêcher absolument Jellachich, qui s'efforce de rentrer ou plutôt de ramener les populations dans l'obéissance de l'Autriche, vis-à-vis de laquelle ces populations prennent une attitude de plus en plus hostile. Suivant une correspondance, Presbourg serait même déjà évacuée, et la lutte se serait engagée le 8 sous les murs de Vienne.—On lit dans la *Nouvelle Gazette d'Oder* du 7 : Nous avons appris positivement hier que les Hongrois se sont emparés du défilé de Jablonka. Deux régiments autrichiens y ont été presque taillés en pièces. On écrit sous la même date à la *Gazette de Breslau* : La forte position de Raab a été cédée aux Hongrois, et la plus grande partie de l'île Schutt, qui s'étend jusqu'aux portes de Presbourg, est aux mains des Magyars. Un engagement a eu lieu entre Raab et Wieselhuber, près de Hochatras, et une partie de la cavalerie impériale a été détruite ou faite prisonnière. Georgy est à trois milles de Presbourg, près de Szered, et la canonnade ébranla toutes les fenêtres de cette ville, dont la plupart des habitants s'enfuirent en Autriche. On lit dans la *Correspondance de Vienne*, toujours sous la même date : On disait positivement hier soir qu'un engagement près de Szered, trois lieues de Presbourg, avait tourné à l'avantage des Hongrois, et que ces derniers avaient traversé le fleuve sur un pont de tonneaux. Szered était entre leur main. Une grande consternation règne à Presbourg, et l'on désespère de pouvoir conserver cette ville. De grandes masses d'infanterie et de cavalerie s'y sont retirées.—La résidence d'Olmütz n'étant plus sûre, l'empereur François-Joseph est arrivé le 5 au matin au château de Schenbrunn, où le czar était, dit-on, le 6. On assure que L. L. M. se rendront immédiatement sur le quartier-général, et que le 10 les armées impériales reprendront l'offensive. Nous nous bornerons à rappeler ce qu'est précisément, le 10 que Kossuth a promis d'envoyer dans Vienne, dont il n'était plus le 4 éloigné que de 15 à 20 lieues. Les Hongrois sont entrés en Gallicie et manœuvrent de manière à couper des communications entre Vienne et ce royaume. L'intervention russe a produit un mauvais effet sur la population ; on dit, en outre, que le czar ayant refusé de mettre ses troupes sous les ordres d'un général autrichien, il en est résulté du froid entre les deux cours. L'empereur François-Joseph a annoncé par un rescrit qu'il prend en personne le commandement en chef des armées. Cette résolution est évidemment dictée par le besoin d'éviter tout conflit entre les généraux autrichiens et russes. Le czar dont l'arrivée à Schenbrunn était annoncée pour les premiers jours de mai, aurait, suivant plusieurs correspondances, renoncé à cette visite. Néanmoins, 120,000 Russes et 350 pièces de canon s'avancent au secours de la monarchie autrichienne. Plusieurs correspondances assurent que le cabinet autrichien veut faire faire une dernière tentative pour conclure un arrangement avec les Magyars, mais ceux-ci refusent de se laisser endormir par les diplomates. Les choses en sont en effet à ce point que la paix ne saurait plus être signée qu'à Debreczin ou Vienne. L'Autriche a joué toute sa puissance contre la Hongrie ; il faut qu'elle perde ou gagne cette partie qu'il ne tenait qu'à elle de ne pas engager.

KOSSUTH.—Louis Kossuth, dont le nom en langue slave le *Cerf*, appartient, par sa naissance, à une noble famille slovaque mais il a été élevé dans la partie magyare de la Hongrie. Il peut avoir aujourd'hui une quarantaine d'années. Il est de moyenne stature ; sa figure est noble et expressive. Ses traits représentent si fidèlement le type de la belle race des montagnards slovaques, qu'à ses yeux bleus à ses cheveux bruns, tout habitant de la Hongrie reconnaît son origine à la première vue. Il porte le costume magyare moderne : la tunique de velours, garnie de passementerie d'or. Ce vêtement, d'origine polonaise, a remplacé, dans ces derniers temps, en Hongrie, celui de husar, et il avait reçu le nom d'*Altila*. A ce nom du roi des Huns, les libéraux hongrois ont substitué celui de Kossuth, pour désigner le costume national. Kossuth a pour coiffure un kalpach, bonnet de fourrure, orné d'une plume de héron. Il met quelquefois à sa boutonnière, un ruban aux couleurs nationales hongroises, c'est-à-dire rouge, blanc et vert. Doté d'un esprit pénétrant, d'une éloquence entraînée, Kossuth possède une profonde connaissance du caractère du peuple auquel il s'adresse. Il sait flatter avec un tact exquis et ses idées et ses passions. Ses discours sont semés de traits hardis de brillantes métaphores. Ils ne produisent pas toujours un grand effet sur les auditeurs étrangers, mais ils excitent et enflamment les Magyars, les hommes, il est vrai, les plus impressionnables de la terre. Une fois que Kossuth a excité dans le cœur des représentants le sentiment national et chevaleresque, il n'est aucun sacrifice auquel ils ne se montrent immédiatement disposés. Au mois de mai dernier alors que se préparait la lutte qui dure encore, il demanda à la diète quarante millions de florins (environ 1000 millions de francs) et deux cent mille hommes pour faire face aux exigences du moment. L'assemblée se leva tout entière et vota par acclamation la somme et les levées. Kossuth, qui était resté à la tribune pendant ce vote, salua profondément l'Assemblée en disant : Je m'incline devant la grandeur de ma patrie. « Il était tellement ému de fatigue et d'émotion, qu'on dut l'aider à descendre de la tribune pour regagner sa place. Kossuth suit tous les mouvements de la principale armée hongroise. Il exerce sur cette armée le pouvoir souverain que lui confère son titre de dictateur. Il en est l'inspirateur politique et le maître suprême ; mais il laisse à d'autres le commandement militaire, qui, le plus souvent, a été confié au général Moga, Valaque de naissance. Le dictateur se sert fréquemment de son talent oratoire pour exciter l'esprit des troupes. On l'a vu parfois, allant d'un régiment à l'autre, haranguer les soldats magyars et faire retentir jusqu'aux extrémités d'une ligne très étendue un voix patriotique. A la bataille de Schwechat, le 30 octobre

il paraît que les nouvelles levées hongroises marchèrent si résolument contre les vieux régiments croates de Jellachich qu'après avoir été électrisés par une harangue de Kossuth. A peine avait-il achevé son allocution, que toute la ligne se précipita à la baïonnette contre les Slaves aux cris mille fois répétés de : *Eljen! eljen!* (Vive! vive!) *Courrier*.

VENTURA.—Le père Ventura, qui a quitté Rome le jour de l'attaque de la ville par les Français, et qui a eu avec le général Oudinot une entrevue au camp Palo, vient d'arriver à Paris.

ELECTION.—M. Dupont (de l'Eure) n'a point été élu dans son département. M. Dupin, de son côté, est battu dans la Nièvre. M. Drouin de Lhuys est à la tête de la liste de Seine-et-Marne. MM. Lasteysrie, Séguir et Achil-Fould sont élus dans les Hautes-Pyrénées. Le général Changarnier triomphe dans plusieurs départements. Le nom du prince de Joinville, qui devait être porté dans la Haute-Marne, ne figure sur aucune liste.

UNE NOTE.—M. Drouin de Lhuys a remis au ministre de Prusse à Paris, une note dans laquelle il fait toutes réserves au sujet de l'entrée des Prussiens en Saxe.

MINISTRE.—On raconte que le portefeuille de l'intérieur aurait été offert à M. Charles de Rémusat, ancien membre du cabinet du premier-Mars, sous Louis-Philippe. Je vous bien l'accepter, aurait dit l'ancien ministre à M. Odilon Barrot, mais seulement le 28 courant. Voilà pourquoi il y a un intérêt jusqu'à cette date.

ARRIVÉE.—Le général Tchrzanowsky, qui commandait en chef l'armée du roi Charles-Albert, est arrivé à Paris, où il vit dans la plus grande retraite, occupé de la publication d'un livre sur les graves événements auxquels il a pris part.

ALLEZ AUX ENTERREMENTS.—Une ancienne domestique s'était retirée à Loches dans un hospice pour y vivre comme pensionnaire ; elle y mourut il y a quinze jours. Comme elle était catholique romaine, elle avait demandé que l'on conduisit sa dépouille mortelle au cimetière de la chapelle du Chauffat. On invita, suivant l'usage, les catholiques de la localité à accompagner la défunte en terre. Comme il faisait, le jour de l'ensevelissement, un temps affreux, six personnes seulement se rendirent à cette invitation ; mais deux d'entre elles rebroussèrent chemin à moitié du voyage. Les quatre autres, après avoir déposé le corps en terre sainte, se rendirent à la sacristie sur l'invitation du curé, qui leur donna lecture du testament de la défunte. Qu'elle fut sa leur surprise en apprenant qu'elle avait donné 400 lous à partager entre tous ceux qui la suivaient en terre ! Le testament, fait en bonne forme, leur assure ainsi à chacun 100 lous, de plus des "caisses d'épargne" françaises. On peut juger du désappointement de ceux qui ne se sont pas rendus à l'invitation. Les habitants de Loches en ont ri de leur mieux.

GRÈCE.—On écrit d'Athènes, le 23 avril : Un Grec, M. Théodore Démétrius Debolli, qui déjà pendant la guerre pour l'affranchissement de sa patrie avait fait d'énormes sacrifices pécuniaires en sa faveur, vient de mourir, à Saint-Péterbourg, à quatre-vingt-douze ans, laissant un testament par lequel il a institué la nation grecque son héritière universelle. Les biens de M. Debolli présentent une valeur de 900,000 roubles effectifs, ou 3 millions 600,000 fr. Ces biens seront réalisés immédiatement, et leur produit sera prêt au gouvernement russe pour soixante ans, aux intérêts de 4 p. 100 qui seront capitalisés. Au bout de ce temps, le capital sera remis au gouvernement de la Grèce, à la condition de l'employer à des objets d'utilité publique. Parmi ces objets, M. Debolli en a lui-même indiqué un, savoir : la création d'une nouvelle Université grecque, qui portera le nom du testateur.

PIÉMONT.—Le ministère piémontais s'est définitivement constitué sous la présidence de M. d'Azeglio. M. Boncompagni a accepté le portefeuille de l'instruction publique ; le général de Bormida celui de la guerre ; M. Cavour celui des finances. Une correspondance, à laquelle on peut ajouter quelque confiance, assure que le cabinet ainsi composé ne traitera pas de la paix tant que les Autrichiens n'auront pas évacué l'Égypte. Le journal le *Saggiatore*, du 10 mai, publie une déclaration de M. d'Azeglio, qui établit les principes qui serviront de base à la politique que se propose de suivre le nouveau président du conseil des ministres de Sardaigne, et d'où nous extrayons les passages suivants : Nous croyons que les idées et les actes de la Jeune-Italie ont causé notre ruine ; nous mettrons à les combattre autant de loyauté que de fermeté. Ni absolutisme, ni république, et encore moins l'anarchie, tel est le but de l'œuvre que nous avons entreprise. Nous croyons qu'il convient de reprendre le premier programme, celui de réunir toutes les forces italiennes et de leur imprimer une tendance commune. Union des princes entre eux et union des peuples avec leurs souverains, sous le régime constitutionnel. Les Etats italiens fortement unis seront à même, non d'attaquer, mais de se défendre et de se faire respecter. Quant à la question qui est la plus importante pour nous, celle de la guerre, nous croyons digne la nation et de nous de lui dire franchement : Les malheurs et les erreurs du passé ont rendu la guerre impossible ; mais, nous le proclamons en face du monde, il sera tout aussi impossible au roi, à la nation et à nous d'accepter le déshonneur.

TOSCANE.—Les Autrichiens, au nombre de 15,000, ont fait irruption en Toscane, bien que le grand-duc n'ait, dit-on, ni demandé ni accepté ce secours dangereux. Le *Moniteur toscan* du 5 rend compte en ces termes de cet événement, qui a motivé la démission de tous les ministres. Le gouvernement a reçu par voie indirecte la nouvelle de la brusque arrivée des troupes autrichiennes sur le territoire toscan. Le baron d'Aspre, commandant en chef des Autrichiens, s'est fait précéder par une proclamation, où il dit que son expédition n'a pas d'autres objets que le rétablissement de la tranquillité publique. Lorsque cette proclamation a été connue, le commissaire extraordinaire de Toscane s'est empressé d'envoyer auprès du baron d'Aspre, le lieutenant général d'Arco Ferrari, pour lui exposer que l'ordre et la tranquillité publiques sont rétablis dans toute la

Toscane, à l'exception de Livourne. Dans cet état de choses, il le prie de limiter à Livourne seule la concentration de ses troupes.—Cette intervention étrangère a, du reste, failli devenir fatale à la cause du grand-duc, car un mouvement révolutionnaire a éclaté à cette nouvelle parmi la population de Florence, et il a fallu, pour le calmer, la promesse que l'action des Autrichiens se bornerait à Livourne. On assure, du reste, que cette dernière ville a enfin ouvert ses portes le 10, non aux étrangers, mais aux troupes toscanes qui la bloquaient déjà depuis quelque temps. Le grand-duc a publié de Gaète une proclamation dans laquelle il déclare ne vouloir retirer aucune des libertés qu'il a concédées à la Toscane.

SICILE.—Palermo qui devait ouvrir ses portes le 1er mai a changé tout-à-coup d'attitude et semble résolu à tenter un dernier effort. Voici dans quelles circonstances s'est opérée cette réaction de résistance. Une partie des volontaires qui composaient la garnison de Palermo avaient quitté la ville pour se porter au secours de Catane, et renforcer les troupes opposées à l'armée royale ; lorsqu'arriva la nouvelle de la prise de Catane, de Syracuse et des succès de l'armée royale, un déconfortement universel s'empara des esprits. Des réunions eurent lieu au sein de la garde nationale, et la pensée d'une soumission se fit jour. On mit en avant l'impossibilité de relever une cause perdue, le danger et les malheurs d'une résistance inutile, qui retarderait à peine de quelques heures, la soumission de la Sicile, et concluraient à un bombardement de Palermo, seul soutien de la querelle sicilienne. Bientôt l'opinion se prononça fortement en faveur de la pacification. Malgré les efforts de Stabile et de Ruggiera-Settimo, une députation fut nommée pour aller trouver l'amiral napolitain, lui remettre une adresse, et traiter avec lui de la reddition de Palermo. De là le bruit qui s'est répandu et accrédité que Palermo s'était rendue. Mais après le départ de la députation et avant qu'elle fût de retour, les efforts des chefs de l'intervention des volontaires et les nouvelles reçues d'Italie, l'espérance que le roi de Naples serait obligé d'affaiblir son armée de Sicile, ont provoqué un mouvement en sens contraire. Un gouvernement s'est institué de nouveau, à désavouer la députation et les propositions dont elle était porteuse, et a repris les préparatifs de défense. Au reçu de ces nouvelles, la flotte napolitaine a fait voile immédiatement vers Palermo, l'armée royale s'est également mise en marche sur la ville, et le quartier-général a été établi à Calta-Nisetta.

LES SANDWICH.—Nous recevons par la voie de Valparaiso des nouvelles des îles Sandwich jusqu'au 15 décembre. Il y régnait des maladies et la mortalité était grande parmi une certaine classe d'Européens.

CHOLÉRA !!! CHOLÉRA !!!

Monsieur l'Editeur.

On parle un peu du choléra qui se montre de temps à autre dans certaines localités, sans être cependant aussi funeste qu'autrefois, si on le considère d'après ses anciens ravages ; aussi, voit-on qu'on le craint peu cette année et qu'on s'en occupe guère ; c'est déjà beaucoup, parce que le peut peut-être faire bien des victimes. En ce qu'elle débilite les nerfs, surexcite le moral, et prédispose par là à gagner la contagion ; les habitudes de tempérance qu'on a adoptées presque partout font que le public en général craint moins les attaques de cette maladie ; et en effet en 1832, 34 plusieurs individus ont peut-être occasionné leur mort par la boisson qu'ils prenaient comme un antidote et qui se changeait pour eux en un vrai poison. Un ancien disait *Vigilia cholera et totura viro infructu*, ce qui a fait dire à un savant : "le choléra vient moins de la viciation de l'air que de nos mauvaises habitudes." Quoiqu'il en soit de la peur, M. l'Editeur, un homme courageux la méprise, mais la prudence fait qu'il ne s'expose pas volontiers à un danger qu'il veut éviter ; c'est pourquoi je vous prie de donner place dans votre intéressant journal, si vous le trouvez à propos, à quelques observations que j'ai eu occasion de recueillir en différents tems ; si se trouvera peut-être quelques renseignements qui pourront être utiles même hors le tems du choléra.

L'hygiène enseigne les précautions qu'on doit prendre pour éloigner le choléra et les autres maladies en général, lesquelles sont principalement la tempérance dans le boire et le manger, la propreté sur soi, dans ses vêtements et dans son logis. Dans les villes cette propreté doit s'étendre jusque dans les rues, et aux environs des maisons, près des quelles on ne doit laisser aucunes immondices ni fumiers en fermentation ; ce qui est loin d'être le cas dans Montréal, où l'on voit surtout dans les quartiers éloignés tant d'eaux écopées, et jusqu'à des restes d'animaux qui pourrissent en pleine rue au détriment de l'odorat des passans.

Quant aux remèdes, chacun prétend avoir découvert le sien, avec lequel il soigne ses malades, tandis qu'un autre les tue avec le même remède ; ce grand nombre de remèdes laisse à croire qu'on n'a pas encore découvert le véritable. Une gazette enseigne de faire dissoudre quinze grains d'alun dans de l'eau, assurant que cette eau traitée d'infusiblement la diarrhée et le vomissement ; s'il en est ainsi, ce remède pourrait être d'une grande utilité dans le choléra du pays. Une autre gazette dit qu'on a découvert sur le mont Atlas, dans l'Asie mineure une plante qu'on appelle *Zhorabita*, dont la tige et les feuilles ressemblent au thym, et les fleurs à celles de la lavande, c'est, dit-on, un vrai spécifique contre le choléra ; ceux qui ont le bonheur de vivre près de cette plante pourront en profiter, mais elle est trop éloignée pour nous. M. Honey, qui de son vivant demeurait à St-François du lac St-Pierre, et qui était très connu par les cures merveilleuses qu'il faisait avec les simples, dont il connaissait un grand nombre, se servait, avec succès contre le choléra asiatique, d'une plante qui croît près des forêts dans les terres noires et marécageuses, cette plante ressemble à la verge d'or par sa ti-

ge, mais sa fleur est violette ; elle n'est guère connue dans nos campagnes que sous le nom de *bouquets violets*. Il premit une poignée de ses racines qu'il faisait bouillir dans une pinte d'eau, jusqu'à réduction d'un tiers, et faisait boire cette tisane à ses malades, il prétendait en avoir rechappé un grand nombre par ce moyen.

Mais maintenant passons à certains remèdes qu'on a employés en Irlande. L'évêque catholique de Derry reçut en 1832 une lettre de son frère le lord Posonby qui voyageait alors en Moravie. Il lui apprenait que le choléra sévissait dans cet infortuné pays, et qu'il moissonnait les pauvres habitants par myriades ; ayant été attaqué lui-même, son Dr. qui lui avait conseillé de prendre de cinq minutes en cinq minutes cinq gouttes d'esprit de vin camphré dans une cuillerée de sucre fin et d'eau tiède, jusqu'à ce que l'effet désiré fut survenu, avec ce simple remède, il fut bientôt rétabli et à l'abri de la contagion. Ces gouttes qu'on appella ensuite *gouttes de Posonby* furent introduites dans plusieurs hôpitaux au grand soulagement de la plupart des cholériques ; mais quelque tems après un docteur de Gloucester enseigna d'y ajouter pour boisson l'eau froide en abondance. Voici comme on raconte la découverte de ce remède, le plus simple des remèdes, et qui est peut-être le seul que Dieu ait donné, dans sa bonté, aux pauvres qui n'auraient pas le moyen de chercher des remèdes coûteux. Il y avait dans un hôpital de Gloucester seize malades du choléra, parmi lesquels était une intéressante jeune fille de 15 à 16 ans, pour laquelle le docteur avait porté la plus grande attention, mais voyant qu'elle était sur le point de succomber il dit en sortant de l'hôpital, à la femme qui la soignait, de lui donner ce qu'elle demanderait ; la malade ne fut pas longtemps sans demander de l'eau froide ; sa bonne ne voulait pas d'abord lui en donner, mais se souvenant de ce que le docteur lui avait dit ; elle lui en donna tant qu'elle en voulut ; la malade se trouva aussitôt beaucoup mieux, et demanda à ouvrir le chassis ; mais le docteur étant revenu, demanda pourquoi on avait ouvert ce chassis, la garde-malade s'excusa sur ce qu'il avait commandé de faire ce que la malade désirerait ; il fut ensuite à son lit, et trouva ses couleurs revenues, son visage pleuré comme celui d'une personne en santé ; il ne put s'empêcher de s'écrier qu'il y avait là comme un miracle ; mais la vieille lui montrant le pot d'eau, lui dit : M. voilà le miracle ; elle l'a déjà bu deux fois plein ; alors le docteur ordonna d'ouvrir tous les chassis de l'hôpital, fit donner de l'eau froide aux autres malades, et il eut le bonheur de les réchapper tous les seize. Il écrivit aux docteurs de Limerick sa nouvelle méthode de soigner, et les succès qu'il en avait obtenus, mais la plupart aimèrent mieux envoyer leur malades en forme dans l'autre monde en les gorgeant de brandy et d'opium, et les étouffant sous un énorme tas de couvertures ; quelques-uns pourtant se déclarèrent en faveur de l'eau, et rechappèrent leurs patients. Dans un de ces hôpitaux de Limerick les docteurs continuèrent à donner du punch chaud et de l'opium à force, mais les sœurs de la charité, ces sœurs d'une gazette de Limerick, qu'on devrait plutôt appeler des anges, parce qu'elles paraissent plutôt appartenir à la nature angélique qu'à la nature humaine, ces bonnes sœurs étant donc entrées dans cet hôpital, elles s'opposèrent entièrement à ce traitement, et convinquirent enfin les docteurs que l'eau froide valait mieux parce qu'elle fatiguait moins l'estomac déjà très faible de ces pauvres malades. D'après ce procédé, ne pourrait-on pas croire que les différentes tisanes qu'on regarde comme des remèdes spécifiques, et que ces eaux si vantées de certaines sources minérales ne doivent leur vertu qu'à l'efficacité de l'eau, et que les ingrédients qui entrent dedans contribuent peu, si toutefois ils contribuent à quelque chose, aux bons résultats qu'on croit en obtenir. Quant à l'eau froide ce semblerait peut-être une bonne précaution de la fêter, comme on a coutume de fêter la grosse bière.

Mais de quelle manière l'eau peut-elle opérer de si grands effets ? Voici l'opinion du correspondant du journal de Limerick ; il présume sans oser l'assurer qu'il pense que le *serum* partie constitutive et très importante du sang, est épuisé par de trop abondantes évacuations, alors les crampes se manifestent et le visage prend une teinte violette ; et comme tout le monde a entendu parler de la transfusion de l'eau chaude combinée avec l'albume et le soda dans les veines, pour suppléer à l'absence du serum, afin de communiquer aux esprits animaux leur cours naturel et salutaire, de même il peut se faire que l'eau au moyen de l'oxygène qu'il contient excite une certaine effervescence qui réchauffe et nourrit le sang, qui commence aussitôt à entrer en circulation, ce qui est manifesté par la transpiration dans laquelle entrent alors les malades. Quoiqu'il en soit, c'est une chose hors de question que les cholériques ont demandé de l'eau avec anxiété, l'ont avalée avec avidité jusqu'à ce que leur soif fut apaisée, et qu'ensuite leur chaleur naturelle fut revenue, l'agonie expulsée, et toutes les fonctions vitales mises en action et en pleine vigueur.

D'après tout ce qu'on vient de dire, M. l'Editeur, ne conviendrait-il pas au moins de donner de l'eau aux malades qui en demandent instamment ; en effet indépendamment des docteurs de Gloucester et de Limerick, on peut citer un grand nombre de personnes en ce pays qui ont été guéries par le moyen de l'eau. Une dame très respectable me disait dernièrement que l'année du grand choléra comme on appelle encore l'année 1832, se trouvant auprès d'un malade qui ne cessait de crier pour de l'eau, elle n'osait lui en donner, mais après réflexion faite, elle se dit : il faut bien mieux qu'il meure content qu'enragé ; elle lui en donna donc autant qu'il en voulut, et le malade l'ayant bu en mourant, revint bien vite à la santé. On pourrait citer un grand nombre de cas dans différentes paroisses, où les mala-